

Frédérique DEVAUX YAHY : *De la naissance du cinéma kabyle au cinéma amazigh* (L'Harmattan, 26 €).

Cet ouvrage fera date en ce qu'il est un premier jalon pour l'approche d'un objet encore non identifié : le cinéma de culture berbère. Le terme berbère étant daté, et parfois sujet à contestation, l'auteure lui préfère le terme « amazigh », l'acception militante qui lui est inhérente se prêtant mieux à un cinéma qui participe inévitablement d'une démarche identitaire, donc peu ou prou engagée. Cinéma encore émergent, en butte à de nombreux obstacles gênant son affirmation, celui-ci a néanmoins produit quelques œuvres notables que l'auteure du volume entreprend de décrypter pour un public qu'elle a voulu le plus large possible. En effet, l'opus est à double entrée : la première moitié de l'étude entreprend d'initier le lecteur néophyte aux arcanes de la culture berbère à travers certains paramètres incontournables : le conte, les femmes, le *nif* (sens de l'honneur) kabyle, les *jnuns* (esprits) et les croyances antéislamiques, la langue amazigh, entre autres... Dans la seconde moitié de l'ouvrage, le lecteur accède plus spécifiquement à l'analyse filmique des œuvres. À chacun de créer son parcours au sein de ce travail ne manquant pas de finesse, de par son aptitude à articuler considérations d'ordre sociologique et interprétation spécifique, formelle, de l'œuvre considérée. Car précisément l'une des forces de cette approche tient à la re-contextualisation des conditions de production des films abordés : la non-prise en compte de ces conditions extrinsèques au film lui-même a pu empêcher, selon l'auteure, la juste appréciation des œuvres lors de leur sortie, notamment par la critique française.

L'un des autres points forts dans le mode d'approche déployé par l'essayiste tient à ce double champ de compétences : franco-kabyle, Frédérique Devaux Yahy mobilise et étaye l'un par l'autre, l'un depuis l'autre, savoir culturel propre à l'héritage paternel, et références françaises convoquées depuis diverses disciplines : anthropologie, sociologie, philosophie, littérature, sémiotique, histoire, et autres... Cette double culture confère à sa démonstration force et intelligence des rapports interculturels qui ont accompagné l'imposition du système colonialiste français tout au long du XIX^e siècle. Tout au plus peut-on regretter que le chapitre sur « L'image dans le monde berbère » qui soulève des questionnements essentiels n'ait pas été développé davantage, quand bien même Frédérique Devaux Yahy y revient ponctuellement, notamment dans le cadre de ses analyses des différents films. Le traitement succinct de cette problématique peut parfois conduire à quelque schématisation, dommageable quant à l'importance du motif. En revanche, la mise en valeur — au plus serré — des convergences et divergences entre le roman *La Colline oubliée* de Mouloud Mammeri et l'adaptation cinématographique de Bouguermouh se révèle passionnante, tant l'auteure démontre avec une grande clarté ce que l'impératif de pudeur et les contraintes de production n'ont pas permis de transposer à l'écran.

Sur le plan de l'analyse filmique, Frédérique Devaux Yahy souligne de façon remarquable l'intelligence des mouvements de caméra, ainsi que l'art du montage, chez les quatre cinéastes retenus : Abderrahmane Bouguermouh, Azzedine Meddour, Belkacem Hadjadj et Amor Hakkar. Ces prises de position formelles traduisent au plus près les rapports existant entre les différents personnages, les attractions et répulsions auxquels ils obéissent, mais elles expriment par dessous tout la symbiose que les êtres humains entretiennent avec la terre kabyle ou amazigh, tout comme l'impératif de pudeur régissant les relations entre les sexes. Dès lors, les partis pris formels du cinéaste instaurent une facture de conciliation : films militants, ces œuvres ne sacrifient pas la dimension symbolique, procédant à partir des mythes, des symboles, d'un imaginaire qu'il convient de mobiliser, et non à partir des seuls critères réalistes. Ainsi de Azzedine Meddour qui, par le nuancier de coloris qu'il applique à l'image, signifie la distinction entre la reconstitution de type réaliste et les scènes propres au conte, à la mythologie, aptes à traduire la richesse de l'imaginaire berbère. Ainsi Frédérique Devaux Yahy écrit-elle avec justesse : « Les couleurs et les lumières sont celles des saisons, construisant ainsi un espace naturel. Toutefois, l'accentuation des coloris bleutés en extérieur et des couleurs ocre orangé en intérieur (la grotte entre autres) édifie un espace plastique singulier. En accentuant ces coloris, l'auteur les déconnecte de leur valeur figurative et réaliste. » Mais l'auteure ne se limite pas au décryptage des œuvres sélectionnées — *La Colline oubliée*, *La Montagne de Baya*, *Machaho* et *La Maison jaune* ; elle opère une véritable traversée généalogique de l'itinéraire de création de chacun des cinéastes : l'œuvre analysée apparaît ainsi bien souvent comme l'aboutissement de recherches formelles tout autant que d'un investissement politique (au sens d'un engagement citoyen) et humain. Il est dommage que le film chaoui *La Maison jaune* et la synthèse finale sur le film berbère marocain n'aient donné lieu qu'à

une esquisse d'analyse, tant ce que nous en dit l'auteure semblait mériter des considérations plus amples.

Le dernier point fort de l'approche proposée par l'auteure tient selon nous à son honnêteté foncière qu'il convient de saluer : existe-t-il une cinématographie kabyle ? un cinéma kabyle à proprement parler ? Interrogation qu'elle réitère en conclusion de son ouvrage — conclusion qu'à juste titre elle nomme « provisoire ». C'est ainsi que l'ouvrage de Frédérique Devaux Yahia — outre ses qualités scientifiques indéniables — se veut à son tour contribution au travail de reconnaissance de cette minorité culturelle, et partant, œuvre militante. Ce n'en est pas assurément le moindre mérite. Il n'est donc pas fortuit que cette endurance propre au peuple kabyle, au peuple amazigh, lui inspire les dernières lignes de son étude, par le biais d'un proverbe emprunté à la même culture : « La patience est l'antidote de l'épreuve ».

Hervé SANSON